

**LA FILLE NOIRE ET LE RACISME DU SYSTÈME ÉDUCATIF FRANÇAIS:
UNE ÉTUDE STIWANISTE DES ŒUVRES DE LACROSIL
ET DE HOUNTONDJI**

Olubunmi O. ASHAOLU

Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria

ashaolu.o@gmail.com

Résumé : À travers une lecture critique de *Sapotille et le serin d'argile* (1960) de Michèle Lacrosil et *Une citronnelle dans la neige* (1986) de Gisèle Hountondji, le présent article vise à montrer le racisme dans le système éducatif français comme un fléau primordial qui est à l'origine de l'assujettissement de la femme noire aux Antilles et en France. L'étude se situe dans le cadre de la théorie stiwaniiste de Molaria Ogundipe- Leslie. Notre argument démontre que dans *Sapotille et le serin d'argile* l'effort et le don intellectuel de la fille noire ne comptent pas à cause de sa peau noire. C'est le système français moulé dans l'école antillaise qui détermine son succès académique et son avenir. Dans la même veine, notre débat sur *Une citronnelle dans la neige* témoigne du racisme qui est inévitablement omniprésent dans la société par voie du programme d'études en France. En dépit du fait que l'avancement du colonisé dépend de son instruction, la jeune fille est obligée à faire face à deux obstacles en tant que femme et noire. Le présent article se propose de prospecter les dimensions complexes de l'éducation de la fille noire dans l'engagement des femmes écrivaines noires au milieu du vingtième siècle. La conclusion démontre que les réalités difficiles du succès d'une fille noire ne dépendent pas de son intelligence et de son effort sous un système éducatif français. Plutôt, sa peau noire restreint ses perspectives sous un système hégémonique eurocentrique.

Mots clés. Éducation, fille noire, Français, racisme, obstacle.

Abstract: Through a critical study of Michèle Lacrosil's *Sapotille et le serin d'argile* (1960) and *Une citronnelle dans la neige* (1986) by Gisèle Hountondji, the present article contends that racism is the primordial calamity that subjugates the francophone African and Caribbean black woman. Our argument draws its theoretical moorings from Molaria Ogundipe-Leslie's Stiwanism. The main argument illustrates that in *Sapotille et le serin d'argile* the efforts and intellectual accumen of the black girl are not important because of her black skin. It is the French educational system molded within the caribbean school system that determines her future success. In the same vein, we argue *Une citronnelle dans la neige* attests to the omnipresent racism within school system in France. As such in her efforts to attain good education within French system, the black girl

struggles with two obstacles of being female and black. This article explores the complexities of the education of being a black girl in the literary engagements of female black writers in the middle of twentieth century. Within the French school system, a black girl's academic success does not depend on her efforts and intelligence. Rather, her gender and black skin delimits her prospects.

Keywords. Education, black girl, French, racism, obstacle.

Introduction.

Que ce soit en Afrique ou aux Antilles, la femme noire présente un cas complexe quand on considère sa position sociale dans un milieu eurocentrique. L'époque coloniale et même juste après la colonisation démontrent une période transitionnelle où beaucoup de ses perspectives d'être instruite dépendent des colonisateurs. Cette période révèle qu'elle est exploitée, assujettie et aliénée doublement en tant que femme et Noire. Elle ne joue pas de rôle concret dans l'administration coloniale, qui la prend pour une bonne, mère, paysanne et petite marchande. Compte tenu du fait que l'instruction ne la favorise pas très tôt au milieu du vingtième siècle, peu d'études abordent sa lutte dans le but de s'instruire sous le système éducatif français à cette époque. Le pire est que dans les œuvres francophones, ses homologues masculins la représentent en termes stéréotypés qui nuisent à sa valeur. Voilà pourquoi beaucoup de critiques de sa malchance tombe sous l'optique patriarcale traditionnelle. Très peu d'études critiques examinent sa lutte complexe sous le joug que l'hégémonie européenne, surtout sous le système éducatif colonial français, place sur sa gent féminine et sa propre identité raciale, symbolique de sa peau.

Interrogeant les cadres théorique et conceptuel dévolus à cette analyse, que peut-on apprendre du stivanisme en tant que théorie féministe noire? Comment les problèmes d'assujettissement, auxquels font face la fille noire sous l'hégémonie eurocentrique et le patriarcat traditionnel sont-ils déduits voire compris et traités chez quelques auteurs francophones Antillais et Africains? Comment est-ce que nos écrivaines sous considération, Lacrosil et Hountondji intègrent-elles dans leurs narratives, quelques discours littéraires sur le refus d'éducation et l'échec académique de la fille noire - africaine et antillaise ? Voici quelques questions que posent notre recherche. Cet article, inspiré de la représentation de l'éducation de la fille noire, de l'époque qui vante de très peu de filles noires instruites, a l'objectif de combler la lacune que crée l'engagement de Lacrosil et Hountondji dans leurs romans - *Sapotille et le serin d'argile* (1960) et *Une citronnelle dans la neige* (1986). L'article se sert de la théorie stivaniste par Molaria Ogundipe-Leslie.

La femme noire affronte des obstacles contre son progrès dans tous les aspects - culturel, religieux, marital et surtout académique. Alors qu'on attribue beaucoup de raisons qui amènent la femme noire à en être en état de régression, très peu d'études critiques tracent ce recul à l'hégémonie européenne dans ses efforts d'empêcher une bonne éducation de la fille noire. Aux Antilles et en Afrique, elle se trouve dans une position inférieure, même vers la fin du vingtième siècle. Les deux filles sont assujetties par différentes hégémonies de leurs sociétés. L'Antillaise, par exemple, est confrontée à des difficultés de la couleur de sa peau noire tandis que l'hégémonie européenne et le patriarcat traditionnel oppriment la fille africaine. Aux Antilles, la peau noire foncée détermine l'acceptation sociale des îliens ; la personne ayant la peau la plus claire est mieux appréciée. Voilà la raison pour laquelle la couche sociale antillaise est en dégrés et accorde de l'importance d'abord aux Français, maîtres de la plantation, puis aux mulâtres/métis, et finalement aux Antillais Noirs. Les noires Antillaises occupent le dernier rang des plus méprisés et des plus inférieurs de la société (Moitt 2001, p.34). Le lot de la fille noire africaine n'est pas meilleur, car les Missionnaires et les administrateurs coloniaux ne lui donnent pas autant de valeur. Les garçons africains étant les préférables au dépens des filles dans l'éducation des Missionnaires et plus tard, des colonisateurs qui les préparent pour l'avenir en tant que fonctionnaires, catéchistes, et prêtres qui allaient propager l'évangile et travailler comme traducteur et house boy. Concernant le cadre de ces professions, « [T]here was no place for women in these professions except as wives and helpmates to their husbands... » (Oyewumi 1997, p.129). Les filles africaines sont défavorisées par les Missionnaires et les colonisateurs et leur manque de droit à l'éducation occidentale les met dans la misère qui est responsable de leur avènement tardif.

Ce n'est qu'après l'écriture des femmes noires que le public apprécie la misère qui les comble en tant qu'Africaines assujetties par deux systèmes patriarcaux - occidental et traditionnel. En Afrique, au sud du Sahara, le roman *Ngondo* (1958) écrit par la camerounaise Marie-Claire Matip marque le premier effort de publication par la femme francophone noire. *Ngondo* est suivi de *Rencontres essentielles* (1969) de Thérèse Kuoh-Moukouri aussi une camerounaise. Le début propre de l'écriture féminine de la femme francophone est né pendant les années 1970s avec *Femme d'Afrique; la vie d'Aoua Keita racontée par elle-même* (1975) d'Aoua Keita, et dès lors, la publication des œuvres des femmes africaines se multiplie. Du côté antillais, les hommes Noirs sont aussi précurseurs d'instruction et d'écriture à partir des années négritudistes des années 1920s. Ce n'est qu'en 1948 que Mayotte Capécia, (dont le nom propre est Lucette Ceranus), première romancière antillaise, publie *Je suis martiniquaise*, un roman qui traite des espoirs et des contraintes placés sur la Noire antillaise à Paris à cette époque-là (Wanna, 2015, np). Malgré les efforts

même postcoloniaux qui reconnaissent les profits de l'éducation de la fille noire, Hill et King regrettent que parmi les Noirs « low literacy rates prevail among women in many countries » (2). Par ailleurs, Ogundipe-Leslie aide à éclaircir les problèmes de la femme noire dans sa théorie stwanisme.

1. Une approche théorique

Certes la différente forme d'oppressions existe chez les femmes, et ces oppressions prennent racine dans l'hégémonie patriarcale, soit de sa société africaine ou du monde occidental, qui n'accorde aucune importance à la femme en dehors des rôles maternel et ménager. Les œuvres des écrivaines noires racontent en majorité leur fardeau existentiel sous la domination de la société patriarcale. Leur sort intéresse Molar Ogundipe-Leslie, la théoricienne du Stiwane, une idéologie théorique féminine.

1.1 Le Stiwane

Dans le Stiwane avec l'acronyme Social Transformation Including Women of Africa (Transformation Sociale incorporant les Femmes d'Afrique), Ogundipe explique : «'STIWA' allows me to discuss the needs of African women today in the tradition of the spaces and strategies provided in our indigenous culture for the social being of women... STIWA is about inclusion of African women in the contemporary social and political transformation of Africa» (2007, p.550).

A part l'identification des obstacles que Ogundipe-Leslie décrit en termes métaphoriques des 'montagnes sur le dos' de la femme africaine, la théoricienne insiste sur le fait de ne pas confondre la femme africaine avec la femme Anglo-Saxonne, car la femme noire devraient être considérée dans ses réalités telles que la culture, la couche sociale, la race, l'ethnicité etc. Ces réalités existentielles reflètent et affectent sa subordination et expliquent la description des 'montagnes' qui s'érigent contre son épanouissement.

Du joug omniprésent qui encombre la femme noire dérive la notion de Stiwane de Ogundipe-Leslie qui suppose que la femme noire souffre sous l'oppression en formes métaphoriques de six 'montagnes sur le dos de la femme' qui empêchent son progrès. Ces montagnes selon Ogundipe sont : l'oppression de l'extérieur- marqué par le colonialisme. Deuxièmement, l'héritage de la tradition - un assujettissement causé par les normes socio-culturelles y compris la religion et la polygamie. Le troisième joug est son propre retard dû au manque d'éducation, qui la fait sombrer dans l'ignorance et la pauvreté. L'homme occupe la quatrième montagne, puisqu'il est en charge des institutions administratives, socio-économiques, culturelles et éducatives, il contrôle et délimite la femme. Sa race est le cinquième déterminant qui empire son destin en tant que femme et colonisée dans

le milieu européen. Le sixième joug est la femme elle-même en ce que la femme contribue à empirer la vie d'une autre femme. Notre débat actuel prend en conscience deux jougs stiwanistes - le retard de la femme dû au manque d'éducation et sa race. Nous remarquons que la race de la fille noire constitue un obstacle qui entraîne son retard éducatif dans nos deux romans d'étude - *Sapotille et le Serin d'argile* (1960) et *Une citronnelle dans la neige* (1986).

2. *Sapotille et le serin d'argile*

La narration de *Sapotille Sormoy*, la protagoniste, écrit en forme de journal qu'elle commence quand elle embarque pour un voyage vers Paris sur le bateau Naussicaa. Son journal rétrospectif consiste en des retours en arrière, en zigzag et révèle la hantise de sa vie maritale actuelle dont l'origine psychologique se trouve dans le traumatisme qu'elle a subi chez des enseignantes françaises de l'école Saint-Denis, en Guadeloupe aux années 1930s (Cottenet-Hage and Mehan 1992, p.75). D'après elle, « des aspects de ce pensionnat de Saint Denis où s'inscrivirent les données de quelques-uns de mes problèmes » (Lacroisil 1960, p.17). La première page du roman où Sapotille s'approche du bateau évoque la curiosité du lecteur en ce qu'elle avoue « [J]e franchis deux à deux les marches de l'échelle de coupée... L'échelle oscille, encore un pas ; le pont est stable ; j'ai l'impression d'échapper à un danger, de m'échapper... je m'en vais... » (Lacroisil 1960, p.9). On se demande pour quelles raisons elle s'échappe, pour quels buts ? Puisque l'effet de son enfance au pensionnat de Saint Denis dérange beaucoup son émotion au présent, le débat actuel voudrait éclaircir comment son éducation sous les Sœurs religieuses françaises mène à sa spoliation académique ?

2.2. *Le Racisme traduisant en frustration académique.*

Située à Pointe-à-Pitre, l'école Saint Denis, est un pensionnat pour les filles des bourgeoisies qui composent des Blanches, des Mulâtres et des Noires. La différence de couleur de peau de ces filles détermine comment les Sœurs religieuses françaises s'occupent d'elles. Le journal de Sapotille démontre sa transformation d'une fille gaie prête à apprendre de nouvelles idées à une fille honteuse qui ne parle guère et qui préfère rester toute seule, vu que les Sœurs la mettent fréquemment au cachot pour la punir. Sapotille se voit comme étrangère dans un milieu où des filles ayant de teint plus clair se jouissent de la liberté et de l'amour que les Sœurs démontrent vers elles, alors que les Noires n'attirent aucune attention des Sœurs. Scholastique dont le nom au sens métaphorique signifie une autorité scolaire symbolise aussi une autorité française, religieuse et éducative et son jugement devient infernal et interchangeable pour la vie académique et l'avenir professionnel de Sapotille. Dans la classe, Sœur Scholastique une enseignante française nie à Sapotille

une simple initiative de participation et de répondre aux questions en classe. Les tentatives pour faire taire Sapotille s'avèrent être un moyen de frustrer ses capacités et ingénuité intellectuelle, ce qui fait qu'elle existe alors que personne ne l'entend au cours d'instruction. Ainsi sa voix intellectuelle est supprimée. Ses initiatives déclenchent le dégoût chez la Sœur qui, énervée suggère que ses participations ne sont pas permises en classe, Sœur Scholastique la châtie:

- Ma pauvre Sapotille ! Tenez-vous donc à votre place ! Vous êtes parfois bien gênante !
- N'ayez donc pas le doigt toujours levé quand vos compagnes récitent ! Cessez de leur couper leurs effets ! de vous pousser en avant ! ... (Lacrosil 1960, p.103).

L'empêchant de ne plus lever le doigt démontre que la contribution académique de Sapotille agace Scholastique, un incident qui provient de sa haine envers la race noire. En classe l'imposition du silence à Sapotille tue naturellement ses initiatives et atouts intellectuels. Dans ce contexte, les traits qui aiguisent la qualité et le don intellectuel d'une fille noire restent effacés, une fois que Scholastique lui impose le silence. À la base de ce reproche est le dégoût d'entendre la voix de Sapotille et cela fait d'elle une victime du racisme qui aura même la peur de s'exprimer. Son mutisme mis à part, Sapotille fait face aussi à une restriction de mouvement, car il lui est interdit d'assister aux répétitions comme ses camarades de classe. Sœur Scholastique qui ne voit aucune justification pour aiguïser l'apprentissage de Sapotille va l'informer:

- Impossible de vous faire travailler dans ces conditions, disait la sœur. A quoi bon ? Ce bagage intellectuel, qu'en ferez-vous plus tard ?
- Vous ne savez pas si votre mère envisage de vous faire apprendre un métier ? Sœur Philomèle vous dit assez adroite en couture. Ma foi, je ne vois rien d'autre pour vous.
- Papa voulait que j'étudie le droit, dis-je naïvement.
- Le DROIT ? Pour atteindre le barreau ? Mais voyez-moi ces prétentions !

Lacrosil (1960, pp.102-103)

Pour Scholastique l'effort académique de Sapotille est inutile car le système éducatif et les Sœurs françaises ne valorisent pas les qualités intellectuelles de cette fille noire. Malgré le fait que Sapotille est bien intelligente, noire, Scholastique et Philomèle la condamnent aux petits métiers, destinés aux non-élitistes, comme la couture. Voilà pourquoi elle n'assiste pas aux répétitions dont ses autres camarades blanches bénéficient. Les points de vue de Scholastique impliquent qu'une fille noire ne mérite pas d'éducation rigoureuse car les Sœurs Françaises n'attendent que de petits métiers d'elle. Bien que la réponse de Sapotille démontre ses capacités intellectuelles,

la question emphatique de Scholastique - 'Le DROIT ?', révèle l'opinion de Christian Ndiaye selon laquelle :

Il existe quelques rares écoles primaires pour les filles dès les années 1920 (réservées d'abord aux jeunes métisses) gérées par les missionnaires, elles [ces écoles] cherchent surtout à former de bonnes croyantes et de bonnes ménagères et non pas des femmes de lettres.

Christian Ndiaye (2004, p.96)

Donc, le cas de Sapotille devient pire par le fait qu'étant Noire de peau foncée, le poste d'élite d'avocat n'est pas prévu pour elle dans ce système éducatif français des Antilles. Même après avoir accepté les contraintes purement académiques placées sur elle, Sapotille cherche à démontrer ses dons pratiques. Elle va supplier Scholastique de lui permettre de jouer aux rôles sur scène pendant la cérémonie d'anniversaire du centenaire à Saint Denis. Cette demande va déclencher de la répugnance chez Scholastique qui refuse catégoriquement. Le roman le dit: « [P]lanter Sapotille Sormoy en uniforme parmi les travestis ? C'est impensable ! Cette enfant ne peut figurer en scène » (Lacrozil 1960, p.101). Cette décision de Scholastique paraît bizarre aux camarades de classe de Sapotille, surtout Colette qui demande pourquoi. Mais Scholastique lui répond que les rôles sont réservés à:

- la meilleure élève de chaque classe...
- La meilleure ? interrompit Colette : alors, c'est Sapotille...
- Alors Mère, dites-nous qui ? Si la première n'est pas Sapotille !...
- Je n'ai pas dit la première... J'ai dit la meilleure. C'est pour sa conduite que Sapotille Sormoy est éliminée.

Lacrozil (1960, pp.104-105)

D'abord, la privation de Sapotille de monter sur scène renforce les tentatives de supprimer l'occasion où l'audience guadeloupéenne, un groupe de créoles blancs ou mulâtres, verra la haute capacité intellectuelle d'une fille noire sur scène. Alors Scholastique semble renforcer sa frontière raciste qui fait que Sapotille n'occupe aucun domaine réservé à ses camarades métisses et blanches. Insistant que la première n'est pas la meilleure et accordant le métier de couture à une élève noire malgré la reconnaissance de 'son bagage intellectuel' démontre un paradoxe qui fait que les idées racistes de Scholastique soulèvent en elle une contradiction. Pour Sapotille, cette stigmatisation défait son identité, en ce qu'elle doute même de ses propres capacités. Mais à la base de ce harcèlement de Scholastique est sa peur pour Sapotille dont l'intelligence extraordinaire menace l'autorité des Sœurs françaises.

-L'effacement métaphorique de Sapotille

Cependant, Sapotille finit par jouer un rôle mais pas sur scène. Ce rôle consiste à siffler dans un serin d'argile derrière la scène. Mis à part le fait qu'elle reste derrière la scène, personne ne la voit. Son rôle consiste à faire le bruit d'un oiseau qui évoque en elle une métonymie qui la met en position d'un serin – un oiseau. Scholastique relègue encore Sapotille à un animal, à éviter en pleine scène parmi les autres élèves blanches et les métisses filles des bourgeois français en Guadeloupe. Encore une fois c'est de l'effacement et la suppression de sa voix qui est mise ici en relief. Métaphoriquement et symboliquement, mimer un serin d'argile, une caricature fragile d'oiseau, suggère une démission et perte de la voix de Sapotille, de ses plaintes dans le milieu raciste (Cottenet-Hage and Mehan 1992, p.78). Parce que le sifflement ne vaut même pas une voix audible, le rôle de Sapotille suggère un mutisme social et psychologique continu vu qu'elle n'a pas droit à se plaindre en tant qu'une élève noire subordonnée, sa voix ne sera jamais entendue.

-Le racisme contre le corps d'une fille noire.

Faute de ne pouvoir ni se faire voir et ni se faire écouter, la fille noire cherche toujours à se faire aimer par les religieuses françaises. Lacrosil use de la petite fille noire Yaya pour montrer comment la haine envers une fille noire dépasse les salles de classes. Yaya, dû à son âge précoce, cinq ans, au pensionnat, n'arrive pas à comprendre pourquoi la sœur Anastasie ne l'entretient et ne la bichonne pas comme elle fait aux autres petites filles blanches ou métisses (Lacrosil 1960, pp.140-141). Sans remords, Sœur Anastasie abandonne l'entraînement de Yaya à Sapotille (Lacrosil 1960, p.142) en dirigeant les autres fillettes qu'elle bichonne, sentant le savon et l'eau de Cologne (Lacrosil 1960, p.137), du dortoir envers la classe, laissant derrière Yaya dans un état déplorable donc « ses cheveux !... C'était quelque chose d'effroyable » (Lacrosil, 1960, p.138). Sapotille conseille à cette fillette :

- Tu pourrais demander à la sœur de te peigner et de te laver !
- Mère Anastasie, elle dit elle a (sic) pas le temps (Lacrosil, 1960, pp.138-9).

Sapotille ayant subi le même dégoût (chez la maîtresse d'écriture Sœur Symphorienne (Lacrosil, 1960, p.81) qui la met à l'écart sans toucher sa main pour lui apprendre à bien écrire) comprend vite l'enfer qui ronge Yaya. La raison qui fait que Sapotille s'assure: « Je sortais mon peigne de poche » (139) entretenant la fille jusqu'au point où la petite prend l'habitude de porter son peigne (140). Le cas de Yaya nous présente une évidence de « poetics of disembodiment » (Stam et Shohat 318), une forme de racisme que Sœur Anastasie éprouve contre le corps et les cheveux de Yaya. Sapotille dans son expérience personnelle au dortoir nous montre

l'inutilité des efforts de la fille noire de se faire aimer par les Sœurs Scholastique et Eudoxie, qui plutôt l'ostracisent. Ayant marre, Sapotille se lamente « Quels efforts pour m'en faire aimer ! Sans résultat. » (20). Il devient inutile de faire un appel à la bonne gestion de ces Sœurs françaises car le racisme fait que Scholastique, Anastasie et Eudoxie oublient l'exigence de justice dans leur profession pour s'incliner vers un racisme obsessionnel qui provoque en elles une construction représentative des peaux noires comme affreuses et bestioles (Stam and Shohat 2007, p.324).

Sous la direction des Sœurs religieuses françaises, Saint Denis une école qui devrait former des âmes pures, se présente plutôt comme endroit étouffant pour le bien-être académique et psychologique d'une fille noire. Puisque le racisme dans tous ses aspects domine cet endroit voué à l'enseignement, la question rhétorique suivante montre la curiosité de Sapotille : « Est-ce qu'elle [Scholastique] voulait dire qu'il était inutile d'étudier ? (Lacrosil 1960, p.102) répond à l'affirmatif de même que le message est bien saisi par le lecteur car Sapotille malgré ses efforts et ses dons intellectuels finit par être simple dactylo, un métier beaucoup plus inférieur à son ambition – le droit (Lacrosil 1960, p.54).

3. Un Malaise Social : *Une Citronnelle dans la neige*

Première romancière béninoise, Gisèle Hountondji présente son texte en forme du journal daté 1973 (Hountondji 1986, p.67), un style fictionnel qui s'inspire du style autobiographique et indique la narration des événements très intimes dans la vie des femmes. Très tôt dès son escale à Paris, Gisèle, la protagoniste fait face aux obstacles racistes du logement qui nuiront à sa capacité de se voir acceptée par les propriétaires français. Mis à part la problématique contre l'instruction de la jeune Africaine dans des quatre coins de classes, les médias français, la radio et surtout les émissions télévisées, qui servent comme un moyen d'éducation public, ne projettent que des images péjoratives à propos des Noirs en général. À la radio, le reportage supprime même l'intelligence des auteurs africains quand un éditeur français se plaint « les problèmes de l'Afrique... ça n'intéresse pas nos lecteurs... » (Hountondji 1986, p.150). Cette idée est pire sur la télévision française où on :

[...] passait la vie d'une peuplade de je ne sais quelle brousse africaine, en train de sacrifier du bétail pendant un culte. On parlait d'elle en des termes si méprisants, si avilissants, etc. Le speaker ou interlocuteur, un ethnologue de renom, soulignant leur manque d'hygiène et surtout une absence quasi-totale de l'intelligence chez eux.

Hountondji (1986, p.35)

Ces deux instants préparent le lecteur à voir comment l'intensité d'une éducation raciste se traduit dans des classes de la Faculté où son effet devient pénible sur Gisèle, une jeune fille africaine.

3.1 Le racisme, un obstacle à la Fac Française.

Au contraire du milieu éducatif multicolore aux Antilles de Sapotille, Gisèle trouve deux classes d'étudiants dans la faculté à Paris, les Blancs et les Noirs; ces deux classes se catégorisent supérieure et inférieure en termes de races noire et blanche. L'enseignement fourni par la plupart des professeurs révèle que l'éducation à la fac française illustre un fossé qui continue de séparer les deux races de manière à assujettir les Noirs, à les peindre comme des dépendants de l'Occident. L'expérience de Gisèle révèle un désillusionnement d'une fille noire dans sa recherche de ses ancêtres gaulois non-existants à la Fac française où les conférences données par les professeurs aboutissent à montrer comment la gestion des immigrés dont la plupart est Noir empire le prestige et la valeur monétaire des pays européens. Dans l'opinion de Gisèle, le professeur de civilisation britannique :

[...] ressort une profonde aversion pour les immigrés et notamment les Noirs.... En classe, il ne m'interroge jamais la parole et quand parfois j'essaie d'intervenir dans les discussions collectives ou je lui pose directement une question, il fait semblant de ne pas comprendre et ne répond pas.

Hountondji (1986, p.92)

Le rôle du prof montre comment la fille noire devient une cible d'attaque dans sa quête pour en savoir plus. L'éducation telle qu'elle est livrée dans ce discours met à l'écart surtout la fille noire dans sa tentative d'acquérir la connaissance par voie de l'éducation. L'enseignement de ce professeur suggère une instruction qui vise à louer l'Occident tout en rabaisant l'Afrique de manière qu'il fait un portrait déplorable de l'Afrique. D'autre obstacle auquel fait face à Gisèle est celui du harcèlement par un autre professeur qui déteste ses expressions écrites. Elle raconte sa misère chez ce professeur si raciste qui :

[...] me donne toujours de mauvaises notes, même quand mes copies sont bonnes. Il prétend que je ne m'exprime pas bien en anglais, or son collègue anglais trouve que je suis une très bonne élève d'autant plus que, contrairement à la plupart de mes camarades, je viens d'effectuer un long séjour linguistique en Angleterre.

Hountondji (1986, p.129)

Ce professeur harcèle Gisèle au point qu'il refuse de lui donner un sujet comme il donne aux autres étudiants. Il lui dit d'aller choisir un sujet, mais il finit par rejeter le choix de Gisèle, tel que le dit le texte « mon sujet ne saurait être traité dans le cadre de son cours » (Hountondji, 1986, p.130). Malgré des preuves de mauvaises conduites de ce professeur surtout envers des filles, il n'avait jamais été blâmé. De plus profond, ce professeur dirige sa haine envers Gisèle, et il rejette la contribution en classe. Cela est un témoignage, une version pratique de sa conduite raciste envers les Noirs. De près, la réaction du professeur envers Gisèle soulève la problématique qui arrive quand la femme colonisée rencontre l'Occident – le colonisateur. Nier l'intervention en classe à Gisèle, c'est pratiquement un effort de repousser la présence de la femme africaine dont le professeur ne supporte pas. Donc, la voix et les initiatives de Gisèle sont à supprimer pour cacher les dons intellectuels déjà reconnus par un professeur anglais. En deuxième année, ce n'est que grâce aux plaintes de Gisèle que ce professeur reconnaît l'excellence académique de Gisèle.

Le fait que le racisme est plus incorporé dans les conférences de la Fac se voit aussi dans l'expérience d'un autre Béninois dont le professeur d'informatique, malveillant n'envoie les Noirs (hommes ou femmes) au tableau que « lorsqu'il y avait des *problèmes très difficiles à résoudre*, et quand ceux-ci avaient du mal à s'en sortir, il s'écriait 'si vous ne savez pas faire ça, qu'est-ce que vous savez alors? Ce n'est pas la peine de poursuivre des études !... vous ferez mieux d'aller planter des cacahuètes!' » (Hountondji, 1986, p.109, nous insistons). De tels allusions ne sont non seulement racistes mais démoralisants pour les étudiants Noirs. Mais vu que les filles courent plus risques de n'être pas aussi instruites que les garçons, (Oyewumi, 1997, 136), ce professeur d'informatique nuit à l'avenir de ses étudiantes africaines.

-Le Secrétariat insouciant.

A part les obstacles en formes d'harcèlement qui frustrant Gisèle, son échec vient aussi en dehors de la classe. A la Fac de Paris, l'administration s'avère peu réceptive aux inscriptions de la fille noire. Vu que l'inscription à cette époque n'était pas informatisée, ses efforts de demander des renseignements au Secrétariat n'ont pas abouti. Sous la simple demande, les fonctionnaires du Secrétariat s'énervent facilement, en lui refusant des guides pratiques sur l'inscription. Les méfaits des fonctionnaires du Secrétariat se voient quand « [U]n cours que j'ai suivi assidûment toute l'année et qui finalement ne m'est pas destiné. Et on ne m'apprend la nouvelle qu'à la dernière minute ... le jour où je me présente pour passer l'examen (Hountondji, 1986, pp.151-152). Apparemment, Gisèle n'a pas d'accès au guide concernant le choix de cours à s'inscrire. Suivre un cours dont elle n'a pas besoin démontre que personne ne s'intéresse à conseiller les étudiants internationaux des

années 1970s. Le pire est que la mauvaise nouvelle tombe au mois de juin, à la fin de l'année scolaire, ce qui fait que Gisèle doit encore recommencer à zéro pour la deuxième fois. La raison sous-jacente de l'imbroglio de Gisèle démontre que personne ne s'intéresse à la guider, la conseiller et ; sans brochure, sans règles, sans conseils pertinents venants de la Faculté, l'éducation signifie une montagne insurmontable pour Gisèle en France. La seule option pour elle est de se présenter à la session d'octobre pour les examens de l'UV. Comme si tout –ce qui touche à la réussite de Gisèle est entouré d'échec à la Fac parisienne, elle se pose cette question « comment puis-je me présenter à l'examen d'une UV dont je n'ai suivi aucun cours ? » (Hountondji, 1986, p.152). Or, personne ne lui a pas montré le cours juste à suivre.

De cela découle encore beaucoup de problèmes d'inscriptions qui font qu'à la fin de sa première année Madame Lourq et son collègue du Secrétariat ont refusé catégoriquement (Hountondji, 1986, p.82) la ré-inscription de Gisèle. Le refus de ces femmes implique que Gisèle allait perdre toute sa carrière d'étudiant à Paris. Ce n'est qu'après ce refus, que Catherine, Française et une camarade, se renseignant de la part de Gisèle a découvert que la provision administrative de ré-inscription a été en fait mise sur place par les soins de l'Institut au début de leur toute première inscription (Hountondji, 1986, p.83). C'est ainsi que la réussite académique de Gisèle ne dépend pas de ses efforts, ni de ses atouts intellectuels mais c'est sa peau noire qui lui attire toujours des obstacles d'inscriptions et lui fait perdre trop d'avancement académique à l'ISIT (Institut d'Interprètes à la Sorbonne). Malgré tous ces trous administratifs, Gisèle ne perd pas de cœur, voulant toujours justifier qu'elle mérite des études supérieures en France – le cadeau que son père attache à la réussite du Bac à ses enfants. Mais le réseau raciste que constituent les professeurs et les administrateurs du bureau secrétariat de l'université est trop pénible pour une fille noire.

-Le racisme en dehors de la Fac.

Gisèle fait face aux obstacles de logement dû à la couleur de sa peau, ce qui la fait changer de logements comme on change des gants. La raison est due à sa peau noire que les propriétaires français détestent. Il y a un cas particulier, où une propriétaire trouve Gisèle puante :

Je croyais que vous alliez prendre une douche, car cela nous aurait bien rendu service à nous...Que personne ne s'asseye à côté de vous en classe, je n'en doute point...Les Noirs généralement et les Jaunes, les Asiatiques aussi ont une odeur très forte car vous avez la peau qui transpire beaucoup. ... Il faut vous doucher tous les jours et même plusieurs fois par jour.

Hountondji (1986, p.156)

Pourtant le mari de cette femme essaie sans cesse de violer Gisèle (157). Rappelons que Gisèle a grandi dans un foyer où le père apprécie beaucoup l'éducation comme un fort outil pour libérer et rendre puissante la femme noire dans une société patriarcale d'après l'indépendance. Mais son expérience en France démontre deux obstacles/montagnes opprimants – le racisme et le retard de son éducation – sous le dos de la femme noire. N'a-t-elle pas fait tant d'effort pour achever le bonheur à travers l'éducation tant évasive ? Épuisée, elle lamente :

La quête du bonheur. C'est cela mon unique préoccupation en ce moment...
 Mon père m'avait envoyée à Paris, persuadé que là-bas j'y trouverais le bonheur,
 c'est-à-dire des diplômes qui me permettraient plus tard de bien gagner ma vie
 et d'être heureuse. Mais est-ce-que cela rend heureux les diplômés ?

Hountondji (1986, p.153)

Gisèle vers la fin du roman réalise deux énormes obstacles auxquels font face une étudiante noire à Paris à ce moment-là. Il paraît que plusieurs filles africaines, sous la bourse de leurs pères, se débrouillent mal à la Fac et aux foyers universitaires (Hountondji 1986, pp.45-47), elles n'arrivent pas à bien réussir dans les cours compte tenu de plusieurs pièges que le racisme du système éducatif français leur tend. Hountondji use de cette expérience en classe pour accentuer les problèmes racistes sur lesquels les écrivaines africaines contemporaines du vingt-et-unième siècle, par exemple Calixthe Beyala, Fatou Diome pour n'en mentionner que deux, continuent de dénoncer dans leurs romans.

Conclusion.

Par simple coïncidence, le milieu romanesque d'*Une citronnelle dans la neige* commence où celui de *Sapotille et le serin d'argile* termine, à Paris. De façon ironique les deux protagonistes, féminins de régions francophones différentes recherchent leur bonheur à Paris. Sapotille recherche la liberté par voie d'échapper à un milieu où le racisme des Sœurs françaises nuit au bonheur qu'elle a attendu par voie de l'éducation et Gisèle un bonheur recherché en France à travers l'éducation à la Faculté. Malheureusement, leur effort et détermination ne comptent pas, ni aux Antilles ni en France, car la structure raciale pèse trop sur l'éducation de la fille noire. La recherche du bonheur de ces femmes permet aux lecteurs de voir les protagonistes français dans leur conduite racistes envers l'éducation des filles noires. Une étude des deux romans démontre l'existence des montagnes lourdes de la société française qui rongent l'avenir des filles noires. Bien que Sapotille attend le bonheur en France, l'expérience de Gisèle ne semble pas prédire l'espoir sur le destin de sa sœur antillaise car au cœur des protagonistes français des années 1930s et 1970s gîte le racisme qui empêchent l'avancement de la fille noire. Donc, le retard de la

femme africaine qui ne la favorise pas selon Ogundipe, n'est pas de sa faute. Comme on trouve l'astuce et l'intelligence chez Sapotille et Gisèle, la haine contre sa race empire leur destin et avenir selon les deux romans. Malgré l'écart géographique qui sépare les deux romancières, l'espace romanesque, aussi bien que la différence de la date de publication des deux ouvrages, le même fil conducteur de racisme parcourt les expériences vécues des protagonistes féminins, Sapotille et Gisèle, ayant comme conséquence le rêve brisé. Donc, l'hégémonie occidentale défavorise l'instruction de la femme noire et constitue un obstacle majeur à son émancipation. Les auteurs des romans sous considération ont fait de grands efforts dans leurs peintures de la vie d'une fille noire sous l'instruction des Français – aux Antilles et même en France. L'écart régional et temporel des deux romans n'empêche pas de voir que le racisme structural des protagonistes français détruit la détermination et l'intelligence de ces filles noires. A travers l'expérience de deux femmes noires, de deux côtés du monde, l'hégémonie occidentale des années 1930s et 1970s constitue une montagne majeure sur leurs dos. Il reste à voir si le racisme contre l'éducation de la jeune fille noire reste toujours la même dans les œuvres des écrivaines francophones de vingt-et-unième siècle.

Références bibliographiques

- COTTENNET-HAGE Madeleine & MEEHAN Kevin. 1992. "“OUR ANCESTORS THE GAULS...” school and schooling in two Caribbean novels” Callalou, 1992, 15.1, pp.75-89.
- HILL Elizabeth M & KING M Anne. 1997. « Women’s Education in Developing Countries : An Overview » *Women’s Education in Developing Countries : Barriers, Benefits and Policies*, New York, World Bank Publications.
- HOUNTONDJI Gisèle. 1986. *Une Citronnelle dans la neige*, Abidjan, Nouvelles Editions, Africaines.
- LACROSIL Michele. 1960. *Sapotille et le Serin d'argile*, Paris, Gallimard.
- MALACHI MCINTOSH Wanna. 2015. *Emigration and Caribbean Literature*, New York, Palgrave Macmillan, en [ligne] consulté le 8 juillet 2020. URL: <https://books.google.com.ng/books?>
- MOITT Bernard. 2001. *Women and Slavery in the French Antilles 1635-1848*, Bloomington, Indiana University Press.
- NDIAYE Christiane & GHALEM Nadia. 2004. *Introduction aux littératures francophones: Afrique Caraïbe, Maghreb*, Montréal, Les Presses de l'Université.
- OGUNDIPE-LESLIE Molar. 2007. "Stiwaniism: Feminism in an African context", *African Literature. An anthology of criticism and theory*, Eds. Tejumola Olaniyan et Ato Quayson, Malden MA, Blackwell Publishing, pp. 542-550.
- OYEWUMI Oyeronke. 1997. *The invention of women. Making an African Sense of Western Gender Discourse*. University of Minnesota Press, Minneapolis.
- SHOHAT Ella & STAM Robert. 1994. *Unthinking Eurocentrism. Multiculturalism and the Media*, New York, Routledge.